

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 70 (2006)
Heft: 279-280

Artikel: Les variantes lexématiques avec l'interfixe /i/ en protoroman
Autor: Dardel, Robert de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-400117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES VARIANTES LEXÉMATIQUES AVEC L'INTERFIXE /I/ EN PROTOROMAN

1. Introduction

Dans les langues vivantes standard, nous sommes habitués à ce que des locuteurs de milieux différents désignent parfois un concept donné par des moyens linguistiques différents, que par exemple un médecin francophone appelle *ictère* ce que son patient, moins versé en médecine, appelle *jaunisse*. Il n'y a aucune raison de penser que les locuteurs de l'Antiquité communiquant en latin parlé n'aient pas fait de même. Mais la preuve matérielle en est difficile à apporter. Le présent essai est une tentative d'exploration dans cette direction.

2. Théorie et terminologie

L'introduction théorique et terminologique est présentée ici en fonction des seuls besoins de cet essai, qui ne couvre que quelques-unes des structures linguistiques du domaine latino-roman. Le terme d'‘interfixe’ du titre anticipe sur l'un des résultats de mes recherches, formulé en 4.3.3; en attendant d'y parvenir et encore par la suite, je me réfère à cette notion sous le nom plus précis de ‘trait [$\pm /I/$] (atone)’.

2.1. *Les variantes*

2.1.1. La synchronie

(i) En synchronie, il est préférable de traiter séparément les variantes exprimant une relation dite, dans ma terminologie, ‘non marquée’ et celles exprimant une relation dite ‘marquée’.

(ii) La relation non marquée. – Partons du premier type, la ‘variante’ exprimant une relation non marquée (indiquée par le signe =). De la notion de variante, plus restreinte et précise en linguistique que dans son acceptation courante, Dubois et al. (1973, 506 *sq.*) propose les deux définitions suivantes: (a) «Si deux unités linguistiques (phonèmes ou morphèmes) figurent dans le même environnement (phonémique ou morphémique) et si elles peuvent être substituées l'une à l'autre sans qu'il y ait

une différence dans le sens dénotatif du mot ou de la phrase, alors les deux phonèmes ou les deux morphèmes sont des ‘variantes libres’ d’un phonème ou d’un morphème unique [...].» Un exemple en est la paire *bien que = quoique*. (b) «Si les deux unités linguistiques (phonèmes ou morphèmes) ne se présentent jamais dans le même environnement (phonémique et morphémique) et si elles présentent entre elles une parenté (articulatoire ou acoustique pour les phonèmes, sémantique pour les morphèmes), ces unités sont des ‘variantes combinatoires’ du même phonème ou du même morphème.» Un exemple en est *[Je] v[ais] = [J]ir[ai]*, pour *aller*. (c) Chacune de ces deux définitions s’applique à des variantes dont les champs référentiels sont identiques; elles s’appliquent toutes les deux ensemble à des variantes dont les champs référentiels ne sont pas identiques, mais en relation d’inclusion (par exemple dans la paire *cime = sommet*) ou d’intersection (par exemple dans la paire *fleuve = rivière*). Autrement dit, sous le rapport du sens des termes, (a) et (b) définissent des ‘équivalences de sens’ et (c) définit des ‘semi-équivalences de sens’. En-dehors de ces catégories restent les cas de ‘non-équivalence de sens’, qui par définition sont des non-variantes. En vertu de leur mode binaire, qui résulte des définitions (a) et (b), les variantes sont, implicitement ou explicitement, traitées comme se présentant par ‘paires (de variantes)’. Une série de paires de variantes reposant sur une opposition phonologique ou morphologique identique, symbolisée par une formule du type $[[p: p+\text{non-}\emptyset] = [q: q+\text{non-}\emptyset] \dots]$, où $[\text{non-}\emptyset]$ est une constante, sera appelée une ‘corrélation de paires (de variantes)’; nous en avons un exemple dans la co-présence de ALTUM: ALTAM-MENTEM = FORTEM: FORTEM-MENTEM, etc. pendant la période protoromane de transition du système adverbial de l’adjectif-adverbe (ALTUM, FORTEM, etc.) au système où l’emploi adverbial comporte le suffixe -MENTEM. Dans les exemples que je viens de passer en revue, la relation entre termes d’une paire de variantes est dite non marquée, parce qu’elle se situe strictement au niveau dénotatif, stipulé par la définition.

(iii) La relation marquée. – La relation entre termes d’une paire peut être marquée (signe \equiv), lorsqu’y interviennent les paramètres (non) emphatique (*sa surprise fut grande \equiv grande fut sa surprise*), diastratique (*lycoperdon \equiv vesse de loup*) et diatopique (en France, *déjeuner \equiv dîner* “repas de midi”).

2.1.2. La diachronie. – Les paires de variantes ainsi décrites n-existent qu’en synchronie; en diachronie, elles se forment dans des ‘associations’, par ‘contamination’, par quoi on désigne «l’action analogique exercée par un mot, une construction, un élément phonique, sur un autre mot, une

autre construction, un autre élément phonique» (Dubois et al. 1973, 119); l'exemple cité à la suite de cette définition est le français *fruste* “ruste, grossier”, qui a subi l'action analogique de *rustre*, adapté de RUSTICUM, et dont le sens a été modifié par contamination. Au sein des paires de variantes ‘lexématiques’, qui ont trait aux unités lexicales (morphème lexical et morphèmes grammaticaux), celles dites ‘lexicales’ consistent dans l'association d'unités linguistiques identiques pour le contenu, mais différentes pour l'expression (*lycoperdon* = *vesse de loup*), tandis que les paires de variantes dites ‘grammaticales’ consistent dans l'association d'unités linguistiques identiques pour le contenu lexical, mais différentes pour le contenu et l'expression grammaticaux ([*Il chante*] fort = [*Il réagit*] *fortement*). Dans les paires de variantes lexicales, la généralisation par action analogique d'une paire de variantes initiale est limitée par la disponibilité du lexique et aboutit à une corrélation ‘restreinte’; le français argotique *chiquer* présente une polysémie, “battre” et “tromper”, qui ne s'étend ensuite qu'aux quelques variantes de *chiquer*, à savoir *estamper*, *toquer*, etc. (Ullmann 1969, 184). Dans les paires de variantes grammaticales, la généralisation d'une paire par action analogique peut être au contraire assez importante, car elle affecte, à partir d'une paire initiale, tous les lexèmes susceptibles de fonctionner avec un morphème grammatical donné et aboutissent à une corrélation de paires de variantes ‘étenue’. Quant à la ‘dissociation’ de paires de variantes, qui accompagne leur disparition, elle est régie par les aléas de l'évolution linguistique ou par la norme des grammairiens et lexicographes et consiste souvent dans leur exploitation marquée selon l'un des paramètres cités en 2.1.1, iii, à moins que l'équivalence de sens se relâche ou qu'un des termes de la paire de variantes tombe dans l'oubli.

2.2. *La dérivation*

Les paires de variantes lexématiques grammaticales qui seront examinées dans cet essai sont produites en partie par dérivation, et le trait $[\pm /I/]$ du protoroman, mentionné au début de cette étude, est, entre autres choses, un dérivatif.

2.2.1. Généralités

(i) Les sources. – Comme la dérivation se laisse traiter selon toute une gamme de modèles théoriques et, en plus de cela, à la différence des variantes, par des règles morphosyntaxiques propres à certains parlars et à certaines époques, suscitant des discussions sans fin, le chercheur se trouve en face d'une masse considérable de publications (cf. les bibliogra-

phies récentes chez Rainer 1993, Sanchez-Miret 2001 et Grossmann / Rainer 2004), à travers lesquelles, en procédant le plus brièvement possible du général au particulier, je m'efforce de mener mon lecteur au nœud du problème qu'est le trait [± /I/].

(ii) Le classement des données. – En matière de dérivation, les études générales sont d'inspirations fort diverses, que Corbin (1980) soumet à un examen critique. Guilbert (1975) est générativiste, Malkiel (1958), Allen (1981/82) et Lüdtke (1996) dégagent des perspectives diachroniques; mais c'est en général le structuralisme synchronique qui domine (Pottier 1962, Gauger 1971, Dardano 1979, Bauer 1983, Bybee 1985). Des différentes écoles et préférences personnelles résulte une multiplicité de descriptions, notamment au niveau des critères de classement, dont Faitelson-Weiser (1982) dresse un tableau fort détaillé.

(iii) La description de la dérivation. – Je m'appuie ici sur Malkiel (1972), Reinheimer-Ripeanu (1974) et Sánchez-Miret (2001) pour le protoroman et les parlers romans dans leur ensemble, sur Lázaro Carreter (1972), Lázaro Mora (1977), Martínez Celdran (1978), Faitelson-Weiser (1981) et Reiner (1993) pour l'ibéro-roman, sur Dubois (1962), Togeby (1965), Stein (1971) et Marchand (1974) pour le gallo-roman, sur Dardano (1978), Tekavčić (1980) et Grossmann / Rainer (2004) pour l'italo-roman, sur Leumann (1944, 1977) pour le latin. Il semble que les éléments terminologiques suivants bénéficient d'un certain consensus, du moins dans le cadre des parlers romans. Les éléments pertinents à la dérivation sont la ‘base’, mot considéré comme point de départ de la dérivation, et le ‘(mot) dérivé’, considéré comme son aboutissement; entre ces deux pôles, on distingue le ‘radical’ de la base, les ‘dérivatifs’ (c'est-à-dire les ‘affixes’, qui sont les ‘préfixes’ et les ‘suffixes’) et les ‘flexifs’ (qui sont les indicateurs de la flexion). Le dérivé sans les flexifs est le ‘thème’, qui est donc formé de la combinaison du radical et des dérivatifs. Le thème a un sens lexical qui se retrouve dans toutes les formes dérivées. Cependant, en règle générale, les préfixes en complètent le sens tout en conservant la catégorie (*peuplé* > *sur-peuplé*, *dé-peuplé*, *re-peuplé*), d'où le terme de dérivation ‘homogène’, tandis que les suffixes en conservent le sens tout en modifiant la catégorie (*peupl-e* > *peupl-é*, *peupl-e-ment*), dans une dérivation dite ‘hétérogène’. Les préfixes et les suffixes peuvent être plus de un; on parle alors de dérivés ‘repréfixés’ (*re-dé-peuplé*) ou ‘resuffixés’ (*honte* > *hont-eux* > *hont-euse-ment*). Aux suffixes s'ajoutent, à droite, les flexifs; le suffixe se distingue du flexif par son aptitude spécifique à former de nouvelles unités lexicales (Dubois 1962, 4). Selon Reinheimer-Ripeanu (1974, 16 sq.), dans la dérivation, la structure des repréfixés et

des resuffixés se présente schématiquement comme suit (R = radical, p = préfixe, s = suffixe et f = flexifs, thème en italiques):

$$\begin{aligned} & [pn + \dots [p2 + [p1 + [R + f]]]] \\ & [[[R + s1] + s2] \dots + sn] + f] \end{aligned}$$

Dans les dérivations parasynthétiques, les préfixes et les suffixes passent pour être introduits simultanément (Reinheimer-Ripeanu 1974 *sq.*, qui signale pourtant sur ce point des avis divergents).

(iv) La formation de la dérivation. – Pour ce qui est de la formation de la dérivation, je recours essentiellement à Rainer (1993, 43 *sqq.*), qui résume bien les vues récentes. Après avoir décrit et critiqué en détail les principaux formalismes génératifs relatifs à la formation des mots, Rainer propose de les laisser de côté comme non satisfaisants et de revenir à une conception plus traditionnelle de la nature de leur formation, selon laquelle les nouveaux mots complexes se forment par analogie avec des mots déjà en usage, une vue qui s'apparente à celle de Derwing / Skousen (1989). Pour la dérivation, il distingue l’‘analogie locale’, fondée sur le modèle d’un seul mot (espagnol *sobre-morir* < *sobre-vivir*), pour ne retenir que l’‘analogie étendue’, qui ne s’appuie pas sur un seul mot seulement, mais sur un groupe de formations comparables (espagnol *-ble* dans *anteponi-ble*, *colecciona-ble*, *coordina-ble*, *deslinda-ble*, etc.). Dans l’analogie locale, comme dans l’analogie étendue, le processus de formation d’un mot complexe se ramène à une analogie proportionnelle, la différence étant uniquement quantitative. À partir d’une série fondée sur l’analogie étendue du type *director* > *sub-director*, *título* > *sub-título*, *cultura* > *sub-cultura*, etc., Rainer montre que le modèle analogique a l’avantage de rendre compte de la tendance à la fragmentation dans la formation des mots, du ‘gang effect’, c'est-à-dire du fait que des mots sémantiquement et/ou formellement semblables favorisent la formation de néologismes, et enfin de la fragmentation en domaines distincts, par exemple de ce que la préfixation par *sub-* produit, en fonction du sens du radical, des dérivés qui caractérisent un sémantisme et une productivité différents.

2.2.2. Vers la définition du trait [$\pm /I/$]

(i) Introduction. – La multiplicité des écoles et courants et la spécificité des parlers romans se traduisent par de nombreuses discordances et contradictions lorsqu'il s'agit de cerner et définir certaines insertions dans la dérivation hétérogène. Souvent, cette notion est passée sous silence; l'index général du LRL 8, par exemple, ne cite ni l'infixe, ni l'interfixe, ni

les termes allemands ‘Einfügung’ et ‘Einschiebung’. Voici, en bref, ce qui, notamment sur la base des pages très fouillées de Rainer (1993, 152 *sqq.*), complétées par Portolés Lázaro (1988) et quelques remarques de ma main, me paraît se dégager de plus plausible et de plus constant.

(ii) La position. – Les insertions («Einfügungen», Rainer 1993, 152) apparaissent soit dans le radical (la consonne nasale dans le verbe latin *fundo / fudi*), où la grammaire historique traditionnelle parle plutôt d’‘infixe’, soit à la jonction de deux morphèmes, où l’on parle plutôt et de plus en plus d’‘interfixe’. Dans le second cas, on distingue deux types: l’‘interfixe interradical’ (Dressler 1986), entre deux radicaux (espagnol *pet-i-rrojo* “rouge-gorge”), et l’‘interfixe présuffixal’, entre radical et suffixe (français *hugo-l-ien* < *Hugo*). Portolés Lázaro (1988, 156) apporte à ce sujet une précision relative à l’espagnol: «El interfijo debe aparecer entre la base y el sufijo o la terminación verbal», donc, dans le second cas, directement entre le radical et les flexifs; dans cette position-ci, dont l’auteur cite plusieurs exemples modernes tirés du registre affectif, tel *apiparse* “s’empiffrer, se soûler” > *apip-orr-arse*, l’interfixe n’étant pas présuffixal, pourrait à mon sens être désigné plus précisément par le terme d’‘interfixe postradical-préflexif’, position qui est aussi, on le verra, celle du trait [$\pm /I/$].

(iii) La prosodie. – Les interfixes présuffixaux et postradicaux-préflexifs sont atones.

(iv) Le sens. – Outre leur position entre morphèmes, les diverses formes d’interfixe ont en commun l’absence d’un sens, «zumindest im denotativen Sinn» (Rainer 1993, 152). Il est bien connu que l’affection sémantique des suffixes ne suit pas toujours la règle, établie globalement, de la conservation du sens du radical et empiète parfois sur la sphère quantitative ou évaluative, par exemple dans le français *maisonnette*, dont le suffixe ne modifie pas la catégorie, mais le sens; en espagnol, selon Pharies (2002), *-edo* et *-eda* sont des suffixes collectifs pour des terrains plantés d’arbres (192 *sqq.*), *-ón* est un augmentatif nominal ou désigne un nom d’action (429 *sqq.*). Cette tendance affecte aussi les interfixes; selon la même source, *-ar-*, dans *humareda*, exprime l’abondance, “abundancia de humo” (91 *sqq.*); or, dans cet exemple, *-ar-* est un interfixe présuffixal (Portolés Lázaro 1988, 158), qui, par l’absence d’un sens nettement dénotatif, reste néanmoins conforme à la formulation de Rainer.

(v) La segmentation du mot dérivé. – Dans un interfixe présuffixal, comme celui de l’espagnol *hojarasca* “branches inutiles, feuilles mortes”, la segmentation peut être analysée sur le mode ternaire, [[*hoja*][*-ar-*]]

[-asca]], ou binaire, [[[*hoja*]-*ar*]-*asca*] et [[*hoja*][-*ar*-[-*asca*]]. Une quatrième solution consiste à considérer l'interfixe comme n'étant pas un morphème; dans ce cas, il faut y voir un allomorphe soit du radical, soit du suffixe suivant, par quoi sont exprimées l'absence de sens dénotatif de l'insertion et la structure binaire du dérivé. Pour Portolés Lázaro (1988, 158 *sq.*), à la différence des suffixes, qui dépendent directement de la base ([[*camión*] + *ero*]), l'interfixe dépend en premier lieu du suffixe ou, le cas échéant, des flexifs, qui le sélectionnent, et en second lieu seulement, donc indirectement, de la base: [[*hum(o)*] + [*ar* + [*eda*]]].

(vi) La généralisation. – L'interfixe présuffixal ou postradical-préflexif peut se généraliser à partir d'analogies locales (tels en espagnol *santafe-reño* et *santafe-s-ino* < *Santa Fe*, par analogie avec *ribereño* et *campesino*) ou par une analogie étendue (dans le néologisme espagnol *consensuar* < *consensual*, par analogie avec le groupe *acentual* / *acentuar*, *gradual* / *graduar*, etc.). Mais les interfixes présuffixaux et postradiques-préflexifs peuvent aussi avoir une origine historique tout autre.

(vii) La structure syntagmatique. – Rainer propose de la structure syntagmatique la définition suivante: une forme *XiS* contient un interfixe *i* lorsqu'il existe aussi une forme *XS*, que la relation sémantique de *X* et *S* est la même dans les deux cas et que la quantité des formes du type *XiS* est inférieure à celle des formes du type *XS*. L'auteur penche cependant pour considérer *S* et *iS* comme des allomorphes suffixaux, où *i* n'est pas un morphème, mais un phonème qui fait partie de *S*. La formulation de l'opposition par *XiS* = *XS* chez Rainer ne rejette pas la définition du signe zéro de Godel (1953, 31), qui n'a trait qu'au signe saussurien et qu'illustre le tchèque *žen*, génitif pluriel de *žena*. Du reste, cette notion-ci est considérée comme inutile par Guilbert (1975, 164), qui aborde la dérivation en générativiste.

3. Protoroman et parlers romans

3.1. Généralités

Beaucoup des données dont le chercheur dispose pour son analyse des parlers romans modernes ou des parlers romans anciens bien documentés, tels les faits de parole, la compétence linguistique, la motivation relative, la productivité, relative en synchronie, variable en diachronie, les données chiffrées et statistiques, sont refusées au comparatiste qui analyse le protoroman. Celui-ci dispose en revanche, grâce aux techniques du comparatisme, de reconstructions en langue, donc d'éléments d'un

système; en particulier pour l'étude de paires de variantes protoromanes, il a, en scrutant bien les données romanes, des chances d'y trouver des dérivés de chacun des termes d'une paire de variantes postulée en protoroman. Au cours de mes recherches précédentes, je n'ai, par ce biais, décelé qu'une seule fois l'existence de paires de variantes en protoroman. Il s'agit de la paire de variantes syntaxiques des bases positionnelles protoromanes SVO et OVS; la première est issue de la proposition à sujet [+topique], *S^{top}.VO*, par une généralisation aux propositions à sujet non marqué, la seconde, de la proposition à objet emphatique, *O^{emph.}.VS*, par l'affaiblissement et l'effacement de la marque [+emphase] (Dardel 1997); l'existence de cette paire se reflète encore de nos jours, sous une forme figée, dans les dérivés nominalisés de ces bases que sont les noms composés des types VO et OV ou SV et VS, tels le catalan *lligacama / camalliga* “jarretière”, les toponymes gallo-romans *Grateloup / Lougrade* “où le loup gratte la terre” et italiens *Crevacuore / Corcrevà* “terrain infertile qui «crève le cœur» du paysan”, ainsi que le nom commun roumain *cască-gură / gură-cască* “badaud” <*căsca* “ouvrir” et *gură* “gueule”>; l'examen des parlers romans actuels montre que, des deux termes de la paire de variantes, SVO reste productif, tandis qu'OVS a depuis longtemps amorcé son déclin et ne subsiste plus que comme archaïsme (Dardel 2000).

Dans les recherches sur la genèse des parlers romans, la paire de variantes protoromane n'est guère abordée pour elle-même. Au cours de mon enquête sur le protoroman et de mon travail de reconstruction de cette protolangue, je me suis naturellement intéressé à la question de savoir s'il se présente d'autres cas évidents de paires de variantes que celui des bases SVO et OVS, et j'ai guetté l'occasion d'explorer ce sujet plus avant.

3.2. Les recherches d'Alberto Zamboni

Cette occasion s'est présentée grâce à des contacts avec Alberto Zamboni, de l'Université de Padoue. Au sixième Colloque de latin vulgaire et tardif, à Helsinki (Zamboni 2003), ce collègue a mis en évidence et contribué à expliquer, du point de vue de la morphologie du latin écrit et du protoroman, parmi d'autres particularités lexicales, l'apparition de paires de variantes protoromanes fondées sur la présence ou l'absence du trait /I/ atone, en position postradicale-préflexive, tels SEMINARE = *SEMINIARE “semir”. Il aborde aussi et explicite le témoignage des parlers romans en ce qui concerne la disparition de variantes protoromanes de ce type, qui se manifeste, selon lui (Zamboni 2003, 431 *sq.*), soit par un

dédoulement diatopique, l'équivalence de sens étant conservée, soit par une dissociation de l'équivalence de sens, l'unité diatopique étant conservée, soit enfin par une combinaison des deux processus; mais il n'aborde pas, de ce point de vue, le paramètre diastratique. J'ai donc conçu le projet de voir de plus près la question traitée par Zamboni, entreprise qu'il appelait du reste de ses vœux. D'entente avec lui, soutenu par ses conseils amicaux et en m'appuyant sur une liste d'exemples manuscrite établie par ses soins, j'ai regardé à la loupe la structure en question, pour en approfondir la description synchronique, diachronique et, le cas échéant, diastratique.

En première approximation, sur la base de la liste Zamboni, j'ai dressé, à partir du REW, auquel je renvoie par la suite, du DCECH, du FEW, de Büchi (1996), du DES et du PEW, la liste des paires de variantes protoromanes le mieux documentées en roman (le LEI, en cours de publication, ne traitant encore aucun des étymons que je cite). D'emblée, cependant, j'ai écarté de cette liste, comme non pertinente à mon problème, la catégorie des non-variantes que lient seulement l'absence et la présence d'un trait /I/, tels *COCTARE 2015 “bedrängen” (< COGERE) / *COCTIARE 2016 “kochen, brennen” (< COQUERE), et j'ai mis de côté, pour les reprendre plus tard (cf. 4.3.2, iii), les non-variantes paronymiques dans les structures dérivationnelles parasynthétiques, qui se fondent sur deux variables (signalées par un double tilde ≈), le trait [± /I/] et un autre trait, comme dans BASSUS 978 adjectif ≈ BASSIARE 977 verbe et dans *ABBREVIARE 14 “abkürzen” ≈ BREVEM 1291 “kurz”, cité par Zamboni (2003, 432); je n'ai évidemment pas retenu, mais dois signaler en passant, la fonction sémantique du trait /I/ dans *Tullus* / *Tullius* “Tullus der Tullische (Sohn des Tullus)”, dénominatif à suffixe adjectival indiquant le gentilice (Stolz-Schmalz 1928, § 172 II A 1 a, 207; Leumann 1977, § 273 A 1 c, 288 *sq.*). N'ont été retenues dans mon corpus, pour l'immédiat, que les paires de variantes, au nombre de vingt et une, qui, sur la foi des étymons proposés, ne présentent qu'une seule variable, le trait [± /I/], et peuvent être considérées comme illustrant soit la semi-équivalence de sens, tel MUNDARE 5744 “reinigen” = *MUNDIARE 5747 “reinigen, stutzen”, au nombre de trois, soit l'équivalence de sens, tels CURTARE 2418 “kürzen” = CURTIARE 2419 “kürzen”, au nombre de dix-huit. Le dépouillement de ces données a donc mis au jour un aspect non trivial de la structure protoromane, à savoir un nombre relativement élevé de paires de variantes corrélées (en admettant – ce qui reste à vérifier – qu'elles ressortissent à la même synchronie), fondées exclusivement sur la présence et absence du trait /I/, qui seront notées respectivement [+ /I/] et [- /I/]. Le résultat de

ce dépouillement s'est concrétisé dans l'annexe A, où j'énumère et numérote, selon les sources citées plus haut, les vingt et une paires de variantes protoromanes dans l'ordre des entrées du REW, avec le sens qu'elles ont en protoroman, puis, en regard, la distribution spatiale de leurs prolongements romans.

En seconde approximation, armé de dictionnaires supplémentaires, j'ai approfondi l'enquête pour trois paires de variantes, [2], [4] et [15], de manière à vérifier ou compléter certains résultats et à mettre en évidence l'évolution sémantique respective ultérieure des deux termes, ainsi que le détail de leur distribution spatiale en roman. J'y conserve les traductions originales des dictionnaires consultés, parce que, sur certains points, elles expriment des nuances subtiles. Pour bien faire – mais c'est une tâche qui dépasse, et le cadre d'un simple article, et mes possibilités actuelles – il conviendrait de soumettre au même examen le reste du corpus présenté dans l'annexe A.

4. Analyse

4.1. *La méthode*

Les étymons proposés par les ouvrages où j'ai puisé, en première approximation, mon corpus de paires de variantes protoromanes (annexe A) se fondent sur la méthode comparative historique appliquée aux parlers romans. Selon cette méthode, on repère dans les parlers romans, qui sont les éléments matériels de départ, des traits anomaux, c'est-à-dire qui ne s'expliquent pas dans leurs systèmes respectifs, telle, en l'occurrence, l'existence diffuse, en roman, de variantes identiques; on projette ces traits, en arrière dans le temps, sur le protoroman, qui est au contraire reconstruit, abstrait et hypothétique, mais dans lequel se situe la genèse des parlers romans, avec la paire de variantes originelle. Au cours de l'élaboration de l'analyse dite spatio-temporelle, des techniques comparatives permettent en principe d'éclairer cette genèse, en dégageant dans un sous-système du protoroman reconstruit (comme celui des paires de variantes unies par le trait [$\pm /I/$]), en fonction de la date et de l'extension de l'occupation romaine, la succession de synchronies, dont chacune est en principe uniforme, mais d'étendue spatiale différente. Le résultat de l'évolution, tel que l'observateur moderne le trouve dans les parlers romans, permet finalement au comparatiste de décrire, par interpolation, le prolongement roman de chaque paire de variantes protoromane en termes lexicaux ou grammaticaux et selon les paramètres cités en 2.1.1, iii.

4.2. Relations synchroniques probables en protoroman

Pour répondre à la question de savoir si nous sommes bien, dans chaque paire, en présence de variantes en relation synchronique, condition *sine qua non* d'un rapport fonctionnel, comme l'équivalence ou la semi-équivalence de sens, plusieurs considérations s'imposent, dont pourtant aucune ne paraît être déterminante à elle seule.

A en juger par les étymons du REW et comme le montre l'annexe A, le type [– /I/] est en général attesté en latin écrit et donc cité par Meyer-Lübke sans astérisque; le type [+ /I/], en revanche, y est le plus souvent reconstruit à partir des parlers romans et assorti d'un astérisque. On pourrait à la rigueur en conclure qu'il y a, dans le latin global, un décalage chronologique entre le type [– /I/], qui serait plus ancien, puisqu'il est attesté en latin écrit, et le type [+ /I/], qui, peu attesté en latin écrit, mais attesté en roman, en serait un dérivé plus récent. Ce serait pourtant une conclusion prématuée, parce que l'attestation en latin écrit est en bonne partie fortuite, liée comme elle est à la fréquence d'emploi du lexème, au type de texte, au niveau diastratique auquel un lexème se réalise et aux aléas de la transmission écrite.

C'est à peine si, dans l'analyse spatio-temporelle des variantes proto-romanes (annexe A), on peut détecter une prépondérance quantitative des termes du type [– /I/] dans le parler roman le plus archaïque et isolé qu'est le sarde, prépondérance qui indiquerait alors que la productivité de ce type remonte à l'époque des premières colonisations. Une réserve analogue vaut du reste aussi pour les deux types [+ /I/] et [– /I/] en général, indépendamment de toute équivalence de sens, où Zamboni (2000, 429) relève la présence permanente et la productivité du type [– /I/] sur le plan panroman, avec des exemples comme ARGUTARE 643 et *PASSARE 6297, illustrant respectivement la continuité et l'innovation. Tout au plus peut-on admettre ce qui suit. Sur la base de la répartition spatiale des données de l'annexe A, le type [+ /I/], d'une part, est resté productif assez long-temps pour que ses attestations se retrouvent surtout dans la Romania continentale centrale, où le latin parlé a évolué le plus, d'autre part, n'est guère attesté, dans mon corpus, que dans les catégories grammaticales qui se sont le mieux maintenues en roman, à savoir les verbes de la première conjugaison et les noms de la deuxième déclinaison. Autant dire donc que les deux types morphologiques ont probablement coexisté dans l'antiquité, fût-ce à des degrés divers ou à des niveaux diastratiques distincts, et sont au moins passagèrement liés en synchronie.

Ce qu'on peut évidemment supposer également, c'est qu'au sein de cette tranche synchronique existe une dynamique dérivationnelle, où les types [− /I/] et [+ /I/] seraient en majorité respectivement primaire et secondaire. Meyer-Lübke lui-même dit, au sujet de PARIARE 6238: "Wohl Weiterbildung von PARARE 6229". Pour Elcock (1975, 128), le type [+ /I/] dans les verbes protoromans, tel CAPTIARE, français *chasser*, est issu du type [− /I/], en l'occurrence de CAPTUS. Mais, comme la relation synchronique que je viens de postuler en protoroman implique la possibilité d'interférences analogiques réciproques entre les deux types, si le type [+ /I/] a pu être dérivé du type [− /I/], la dérivation inverse n'était pas exclue. Voici, à ce propos, une particularité: des neuf combinaisons catégorielles possibles entre les bases et les dérivés (selon le tableau de Leumann 1944, 135), seuls se rencontrent, dans mon corpus, les couples dérivatifs substantif > substantif, adjetif > adjetif et verbe > verbe, donc à catégorie stable.

Tout compte fait, c'est l'interpénétration des deux types dans le temps et l'espace, mise en évidence par les considérations ci-dessus, qui me paraît impliquer avec le plus de probabilité l'existence de relations synchroniques entre variantes présumées. Comme on verra plus loin (4.4.1, i), l'existence de relations synchroniques entre termes d'une paire de variantes protoromanes ne se vérifie de manière satisfaisante que par l'examen détaillé de certains exemples.

4.3. Variantes protoromanes avec équivalence de sens

4.3.1. L'existence d'équivalences de sens avec le trait [$\pm /I/$]. – L'annexe A montre donc que, si l'on se réfère aux étymons donnés par les ouvrages de référence et tient compte des considérations présentées en 4.2, on peut postuler prudemment l'existence de vingt et une paires de variantes grammaticales, formant une classe corrélatrice fondée sur le seul trait [$\pm /I/$], postradical-préflexif, en première analyse non distinctif. Or, en comparatisme historique, contrairement à la caractérisation phonique de l'étymon, établie sur un système de règles de correspondance phonétiques (ou lois phonétiques), la caractérisation sémantique est relativement aléatoire, puisque la dérivation du sens ressortit plutôt à des tendances, éventuellement très générales ou parallèles, qu'à des lois. De prime abord, on pourrait donc être tenté de mettre l'équivalence ou la semi-équivalence de sens postulée en protoroman sur le compte d'un certain arbitraire de la part des chercheurs.

À y regarder de près, on constate cependant que tel n'est probablement pas le cas et qu'il s'agit bel et bien de paires de variantes avec

(semi-)équivalence de sens. Dans quelques cas, l'existence d'une équivalence de sens protoromane est patente encore au niveau des parlers romans; ainsi, dans la paire de variantes [9], NERVUS et NERVIUM conservent en roman leur sens d'origine de "Nerv". Dans d'autres cas, l'ancienne équivalence de sens paraît se faire encore jour à travers des dérivations sémantiques communes: dans la paire de variantes [2] (annexe B-1), CURTARE = CURTIARE, un dérivé nominal ayant le sens de "Abkürzungsweg" existe à la fois dans la Bregaglia, *st'ürtaröl*, comme prolongement du type [- /I/], et dans le français *accourse*, comme prolongement du type [+ /I/]; et la paire de variantes [5], *FRICTARE = *FRICCIARE "reiben", présente en roman un verbe catalan dialectal, *afreitar* "sich beeilen", issu de *FRICCIARE, dont l'occurrence isolée frappe Meyer-Lübke, et un verbe de l'ancien vénitien, *afrezarse*, de même sens, issu de *FRICCIARE; il se peut que, dans cet exemple, les deux dérivés remontent, en protoroman, à une paire de lexèmes signifiant "se hâter" et qu'ils attestent ainsi indirectement l'équivalence de sens de la variante initiale. Toutefois, dans l'un et l'autre de ces deux exemples, une évolution sémantique parallèle tardive n'est évidemment pas exclue.

Une particularité doit être soulignée. Bien que les recherches sur cette question prennent en considération non seulement les parlers romans, mais aussi le latin écrit et en fassent état pour la description, et bien que plusieurs étymons de l'annexe A soient donnés sans astérisque, la structure corrélative entière des paires de variantes fondées sur le trait [$\pm /I/$] de l'annexe A se situe en protoroman. Il faut donc admettre que le latin parlé, dont le protoroman est la portion reconstruite, a connu cette structure sans que le latin écrit y ait eu forcément part.

4.3.2. La genèse de paires de variantes avec le trait [$\pm /I/$]

(i) Introduction. – L'opposition des deux types morphologiques [- /I/] et [+ /I/] protoromans n'ayant apparemment pas de fonction selon le paramètre sémantique dénotatif, ni, à première vue, selon le paramètre diatopique, comment pourrait-on rendre compte de sa genèse et de sa présence relativement nombreuse et durable? Il est malaisé de donner à cette question une réponse qui emporte la conviction. Voici à ce sujet mon hypothèse, qui se fonde sur une évolution en deux étapes et selon deux voies, la voie par contamination, pour les variantes à une seule variable, et celle par parasynthétisation, pour les paires de non-variantes paronymiques à deux variables.

(ii). La première étape dans les variantes à une seule variable. – Elle concerne des cas de contamination, où le trait [+ /I/] atone fonctionne

probablement comme indice d'une variante libre. À lire Zamboni (2003) et à parcourir le REW, on doit se rendre à l'évidence que, dans les paires de non-variantes du latin global antique, le /I/ atone antéposé aux flexifs verbaux et nominaux est endémique et en apparence souvent dénué de fonction distinctive. La question se pose dès lors de savoir si, dans les paires de variantes à une seule variable, [$\pm /I/$], type bien représenté et assez constant, illustré par le tableau A, les deux termes en relation d'équivalence de sens non marquée ont pu avoir un statut de variantes libres. Le fait, pour surprenant qu'il soit peut-être, ne serait pas nouveau: après l'association sémantique complète par contamination qui aboutit en protoroman aux bases OVS et SVO, interchangeables (3.1), on n'y discerne plus qu'une paire de variantes libres. Pour la formation de paires de variantes à une seule variable [$\pm /I/$], je verrais de même une contamination, avec, pour point de départ et modèle possible, en latin global, l'existence de paires de termes comme celle formée par PARARE “préparer, arranger, apprêter”, mais aussi “mettre en pair, mettre sur la même ligne”, et PARIARE “être égal, aller de pair” (Gaffiot 1934); cette hypothèse est confirmée, dans les dérivés romans de ces verbes, par deux parallélismes sémantiques, celui entre le francoprovençal *pará* “ausgleichen” (< PARARE ou PAR 6229) et le sarde *pariare* “pareggiare i conti, indennizzare” (< PARIARE DES 2,514; ou < PARIA 6219, neutre substantivé, Zamboni 2003, 425), et celui entre le portugais et espagnol *parar* “stille stehhen” (< PARARE 6229), d'une part, et le portugais *pairar* “stille liegen” et l'ancien milanais *apairar* “Musse haben” (< *PARIARE 6238), d'autre part; cette hypothèse est aussi confirmée par le fait que les dérivés romans de PARIARE “ausgleichen” cités par le REW (6239, où le sarde ne figure cependant pas) sont considérés comme des mots livresques; Ernout / Meillet (1985, s.v. *par-paris, pario, paro*) ne fournit pas d'information sur ce point et ne mentionne pas *pariare*. Je cite ce cas à titre d'exemple, sans prétendre qu'il soit l'origine historique du système illustré par mon corpus. Je suis cependant prêt à admettre qu'une paire de variantes grammaticales de ce type s'est formée isolément comme variante libre de paires à une seule variable et que le trait [$\pm /I/$] y a été initialement non fonctionnel. D'ailleurs, des processus analogues à celui que je viens de décrire, comme *ahenus* “de cuivre”, etc. > *aheneus*, selon *ferreus*, sont cités pour le latin écrit, dans un passage sur la contamination, par Stolz-Schmalz (1928, 193, § 166a) et Leumann (1977, 286, § 271.1), et, pour l'ibéro-roman, par Malkiel (1958, 123 *sqq.*). L'exemple protoroman de PARARE / *PARIARE ne livre aucun élément positif qui nous permette de conclure que le trait [$\pm /I/$] soit alors autre chose que l'affixe d'une variante libre, donc non distinctif, et il ne donne pas de réponse à la ques-

tion de savoir quelle sera sa fonction, après une généralisation analogique, dans une corrélation étendue. Il paraît en effet douteux que sa structure se serait propagée à toute une classe corrélatrice, si le trait [$\pm /I/$] n'avait par revêtu entre temps une fonction distinctive.

(iii) La première étape dans les paires de non-variantes paronymiques dérivatives à deux variables. – Cette étape concerne la formation du trait [$\pm /I/$] atone à fonction emphatique. Une réponse à la question formulée ci-dessus, au sujet de la fonction, est suggérée par Zamboni, à propos de variantes à deux variables, à savoir le trait /I/ (qu'il appelle ‘infixe’) plus un autre affixe. Zamboni (2003, 432) constate que, parmi les continuateurs de dérivés munis du trait /I/ se trouvent, en protoroman, plusieurs cas de constructions parasynthétiques, tels SIMILARE 7925 “gleichen, scheinen” ≈ *ASSIMILIARE 730 “vergleichen”, CALCARE 1491 “treten” ≈ *INCALCIARE 1438 “verfolgen” ou *FERRARE “beschlagen” ≈ INFERRIARE 4399 “in Ketten schlagen”; et il précise: “è probabile che qui soprattutto /i/ [devenu morphème, R. de Dardel] enfatizzi et renda meglio riconoscibile, più evidente l’elemento suffissale [le flexif, dans ma terminologie]”, à la différence de dérivés comme ASSOCIARE 733 “beigesellen” ≈ SOCIUS 8056 “Genosse” et INEBRIARE 4389 “berauschen” ≈ EBRIUS 2820 “betrunken”, dont le /I/ remonte, en latin écrit, à la base de la dérivation. Cette hypothèse appelle deux remarques. (a) Au niveau de l’étymon protoroman, en accord avec la norme classique valant entre la base et le dérivé parasynthétique, les verbes de ladite catégorie qu’oppose le trait [$\pm /I/$] ne présentent pas d’équivalence sémantique; cela suggère donc bien que le trait /I/ pourrait avoir pour fonction de souligner emphatiquement le sens du dérivé, les deux opérations, l’introduction du trait [+I/J] et celle d’un autre affixe étant simultanées (2.2.1, iii). Ce n’est peut-être alors pas par hasard qu’en cas d’affaiblissement sémantique du préfixe, comme dans CURVARE 2422 “krümmen” = INCURVARE 4366 “krümmen”, où se produit une équivalence de sens (cf. en français moderne *entrer* ≈ *rentrer* > *entrer* = *rentrer* “impropre mais courant”, Petit Robert), le recours au trait /I/ n’ait pas lieu, ni que /I/ puisse se présenter, sans fonction distinctive, dans les deux termes de la paire, lorsqu’il y a (semi-)équivalence de sens, comme dans *ALTIARE 385 “emporheben, erhöhen” = *EXALTIARE 2935 “erhöhen”. En somme, en prolongeant les vues de Zamboni, on peut poser, sinon des règles – il ne s’agit après tout que d’un sondage – du moins des tendances à corrélérer, positivement, la non-équivalence de sens avec la présence de /I/ dans le dérivé et, négativement, l’équivalence de sens avec, dans les deux termes de la paire, soit la présence soit l’absence de /I/. (b) Les exemples, pris au hasard, confirment la tendance ou règle

positive décrite par Zamboni et celle, négative, proposée par moi; mais les cas qui échappent à l'une et à l'autre, comme *GRAVIARE 3853 "beschweren" ≈ AGGRAVARE 279 "beschweren" ≈ AGGREVIARE 279b "bedrücken", restent nombreux. Et pourtant, je crois que Zamboni voit juste: compte tenu de la profondeur historique, dont on ne saurait faire abstraction, à l'origine, le recours au trait /I/ a bel et bien pu être emphatique, parce que le dérivé avait encore, selon la norme latine, un sens nettement différent de celui de la base; il s'agirait donc d'un renforcement du dérivé parasynthétique par le trait /I/, un peu comme on a, en français moderne, en synchronie, avec recours à un trait prosodique, *Je suis invité chez le directeur* ≡ *C'est moi qui suis invité chez le directeur (, pas toi)*. Ces remarques s'appliquent aussi à la contrepartie négative. Les nombreuses exceptions que je signale résultent soit, s'il s'agit de tendances, de ce qu'elles n'ont pas abouti à des règles, soit, s'il s'agit néanmoins de règles, de ce qu'elles se sont relâchées. Dans ce cas, le type à deux variables invoqué par Zamboni se trouve bien à l'origine d'un emploi généralisé du trait [$\pm /I/$] emphatique. À partir de l'état atteint dans la première étape, on peut supposer que, du fait de sa grande fréquence, le morphème /I/ marquant l'emphase tend à s'affaiblir, voire à perdre complètement cette fonction, ce qui explique son utilisation largement non systématique.

(iv) La seconde étape. – Cette étape concerne le trait [$\pm /I/$] à fonction diastratique dans les variantes à une seule variable. À ce stade de l'évolution, le type à une seule variable, PARARE = PARIARE, produit par contamination et présentant une équivalence de sens, et celui à deux variables, SIMILARE ≈ *ASSIMILIARE, produit par une dérivation parasynthétique et présentant une non-équivalence de sens, ont en commun le trait [$\pm /I/$], mais point sa fonction, qui est celle d'indiquer la variante libre dans le premier cas, de marquer l'emphase dans le second. Dans ce cadre, il est improbable que, par analogie, la structure parasynthétique se soit imposée aux variantes à une seule variable, selon une action analogique du type SIMILARE > *SIMILIARE sur le modèle de *ASSIMILIARE. Car, étant donné les règles ou tendances protoromanes que j'ai décrites à propos de l'hypothèse de Zamboni (4.3.2, iii), le trait /I/, en passant d'une structure avec non-équivalence de sens à une structure avec équivalence de sens, ne pouvait pas conserver sa fonction emphatique; de ce fait, le trait /I/ dans les variantes à une seule variable devait soit rester l'indice de variantes libres, hypothèse peu plausible vu sa généralisation dans le système, soit assumer une autre fonction. Reste alors à repérer la fonction susceptible d'expliquer que le trait [+ /I/] se maintienne de façon prolongée dans toutes ces paires de variantes à équivalence ou semi-équivalence de sens.

Il faut la chercher, en procédant par élimination, dans le seul facteur qui, je crois, nous reste, à savoir le paramètre diastratique: dans cette hypothèse, que je propose avec hésitation, l'opposition morphologique [$\pm /I/$] s'articule sur une ou plusieurs variables sociales de l'Antiquité, dont la nature reste à déterminer. Cette hypothèse pourrait avoir un rapport non fortuit avec les antécédents de la corrélation de variantes à l'étude, si tant est que, comme je le suggère en 4.2, dans le latin global, le type [- /I/] représente plutôt la tradition et l'écrit, alors que le type [+ /I/] représente plutôt l'innovation et le latin parlé qui préfigure les parlers romans. À l'appui de cette explication, il faut relever que le vocabulaire protoroman réuni dans l'annexe A est compatible avec un emploi étendu selon le paramètre diastratique: il s'agit d'un vocabulaire central et concret, lié aux activités courantes de l'agriculture et d'autres métiers ([1], [3], [6], [14] et [19]), aux objets courants ([4], [8], [9] et [13]) et à des actes quotidiens communs à toutes les couches de la société ([2], [5], [7], [11], [12], [15], [16], [17], [18] et [20]). En outre, l'étude des deux types morphologiques à travers le REW met en lumière la particularité suivante. S'agissant des données de l'italo-roman, très densément représentées dans ce dictionnaire, il me semble, d'après un sondage, que les formes issues du type [- /I/] sont le plus souvent celles de l'italien standard, tandis que celles issues du type [+ /I/] sont le plus souvent d'extension spatiale dialectale ou régionale. Serait-ce que, des deux termes de la paire de variantes, le premier vient plutôt de centres culturels urbains, où survit mieux la tradition classique, le second plutôt des campagnes et des milieux qui s'y rattachent, où aboutissent les formes non classiques?

(v) Conclusions. – J'ai proposé (en ii-iv) une hypothèse pour expliquer la genèse de paires de variantes comportant le trait [$\pm /I/$] dans le corpus de l'annexe A. Je ne prétends pas par là rejeter systématiquement les nombreuses explications qui ont été proposées séparément pour les diverses occurrences du phénomène; il faut sans doute les évaluer au cas par cas. Quelques-unes pourtant me paraissent d'emblée mal fondées, vu notre connaissance actuelle du protoroman; par exemple, l'explication de l'italien *accorciare* (annexe B-1) à partir d'un *ACCURTIARE, construit sur CURTIOR, comparatif de CURTUS (DELI), doit être traitée avec réserve: ce recours au comparatif classique ne tient pas compte de ce qu'en latin parlé le comparatif synthétique a de très bonne heure fait place à la forme analytique construite avec MAGIS et PLUS.

4.3.3. Le statut du trait [$\pm /I/$]. – Confrontons les observations faites en 4.3.2 sur mon corpus de variantes à trait [$\pm /I/$] avec la partie de la

théorie qui est consacrée à la dérivation (2.2). On arrive, si mon hypothèse est correcte, aux conclusions suivantes.

Initialement, comme simple phonème atone, dans les paires de variantes à une seule variable, le trait $[\pm /I/]$, issu d'une contamination, placé entre le radical et les flexifs ou fonctionnant comme allomorphe du radical ou des flexifs, produit une variante libre, donc dénuée de sens. Par la suite, ce trait, toujours atone et occupant une position constante, devient un morphème, avec le statut d'interfixe postradical-préflexif, à fonction diastratique dans les paires avec concordance de sens (voie par contamination), à fonction emphatique dans les dérivés parasynthétiques, sans concordance de sens (voie par dérivation parasynthétique). Dans les deux systèmes, celui du trait $[\pm /I/]$ en fonction diastratique et celui du trait $[\pm /I/]$ en fonction emphatique, le sens du morphème, dans mes matériaux, reste à l'écart du sens dénotatif, c'est-à-dire laisse intacte la notion de paires de variantes en relation non marquée. Au morphème $[+ /I/]$ du dérivé s'oppose systématiquement, dans la base, le signe zéro correspondant, $[- /I/]$, autrement dit un trait pertinent implicite. Le dérivé se réalise, dans une structure corrélative produite par une action analogique grammaticale (2.1.2) ou une analogie étendue (2.2.1, iv), les deux processus se recouvrant; que les dérivés avec cet interfixe soient moins nombreux que les bases correspondantes, conformément aux lois économiques et comme le prévoit la théorie (Rainer 1993), n'appert pas de mon analyse, la protolangue échappant à une approche quantitative. La segmentation du dérivé présente une structure binaire, selon la troisième formule de Rainer (2.2.2, v), ou selon la formule proposée par Portoles Lázaro à propos de *humareda*, fondée sur une analyse plus sophistiquée, différente pour les suffixes et les interfixes.

En définitive, ma description et mon explication de la genèse du trait $[\pm /I/]$ dans les paires de variantes et dans les dérivés parasynthétiques protoromans peuvent s'appuyer sur l'état présent des recherches et, que je sache, ne sont infirmées nulle part dans le cadre théorique où je me meus.

À ce point de mon exposé, je laisse de côté la voie des parasynthétiques, qui a permis d'observer des règles ou tendances protoromanes incontournables, et je me borne, par la suite, à relater le sort des structures ressortissant à l'autre voie, celle issue de contaminations.

4.4. Du protoroman aux parlers romans

Je vais maintenant inverser la perspective selon laquelle Meyer-Lübke et d'autres comparatistes ont remonté le cours du temps, des parlers

romans au protoroman, pour me concentrer sur les processus évolutifs prospectifs qui rendent compte des parlers romans à partir du protoroman.

Les latinismes savants et les emprunts interromans mis à part, les parlers romans, régionalismes et dialectes compris, n'ont de liens historiques structuraux entre eux qu'en tant qu'ils ont, en amont, un point de départ commun protoroman; le reste, les différences, résultent de fragmentations du système selon les divers paramètres, ainsi que de lacunes surgies par effacement en cours de route. Seulement, pour respecter la chronologie des évolutions, il faut faire une distinction entre le protoroman encore relativement ‘unitaire’, le plus ancien, où la fragmentation dialeptique se réalise, selon une terminologie que j'expliciterai plus loin, en forme de ‘peau de léopard’ (4.4.1), et le protoroman plus tardif, ‘non unitaire’, qui est affecté par la fragmentation d'origine socio-politique, laquelle se manifeste, très schématiquement, en ‘cercles concentriques’ (4.4.2). C'est les modalités de ces deux niveaux de l'évolution qu'il s'agit à présent de dégager pour les vingt et une paires de variantes de mon corpus.

4.4.1. Le protoroman unitaire (paramètre dialeptique)

(i) Le sens originel commun. – Le sens originel commun aux deux termes de la paire de variantes s'y maintient, mais subit, selon le paramètre dialeptique, une série de ruptures, qui se manifestent, en peau de léopard, dans la Romania moderne, sous la forme d'aires restreintes éparses, dans une distribution apparemment fortuite, car sans liens avec la fragmentation politique, historiquement ordonnée, de la Romania antique et médiévale. La paire de variantes [15] (annexe B-3, SIMILARE = *SIMILIARE) en est un exemple; les deux types morphologiques y occupent ensemble toute la Romania moderne, mais, à ce qu'il paraît, sans y coexister forcément dans aucun système local; le type originarialement [- /I/] est attesté à lui seul en catalan, occitan, français et roumain; le type originarialement [+ /I/] l'est en portugais, espagnol et rhéto-roman. En sarde, les deux types sont attestés, mais dans des dialectes différents. Se présentent en peau de léopard également les paires de variantes [1], [6], [7], [8], [9], [13], [14], [16], [17], [18], [19], [20] et [21]. Il est évidemment possible que les lacunes documentaires dans certains parlers, dans l'un ou l'autre des deux types, soient en partie fortuites, mais cela n'annule pas, dans son principe, la systématicité de la distribution spatiale en question. La co-présence occasionnelle de dérivés des deux termes de la paire dans un même parler et avec le même sens, par exemple en occitan dans les paires de variantes [13], *escan / escanh* “banc”, et [18], *tardar / tarzar* “tarder”, n'in-

firme pas non plus ce principe, vu la présence possible de représentants des deux strats en un même lieu et vu la diversité des textes-sources romans et leur étalement dans le temps. Le même processus s'observe aussi dans le cas d'une évolution sémantique commune des deux termes en protoroman unitaire, comme dans les paires de variantes [5], où le sens de "reiben" est remplacé par celui de "sich beeilen", et [11], où le sens de "zerbrechen" est remplacé par celui de "ermüden". Nous tenons donc ici enfin un effet tangible, voire une preuve, de l'existence de relations synchroniques entre variantes dans le protoroman unitaire. Toutefois, la distribution spatiale en peau de léopard qu'on observe dans les dérivés de paires de variantes ayant conservé des traits sémantiques communs jusque dans les parlars romans pose un problème: les deux termes de ces paires sont à l'origine panromans, et leur répartition spatiale en roman ne s'explique pas par une quelconque macro-distribution spatio-temporelle en aires conservatrices et novatrices étendues. C'est la raison pour laquelle, comme je l'ai dit en 4.3.2, iv, je ne vois pour cette particularité qu'une seule explication: une distribution diastratique de ces termes en protoroman unitaire. On a vu (en 4.2 et 4.3) que les deux morphèmes concurrents, [+ /I/] et [- /I/], sont à l'origine peut-être propres à des strats différents – respectivement de la tradition du latin parlé et de celle du latin écrit – lesquels strats, pour des raisons historiques extra-linguistiques, en favorisant de manière diversifiée par exemple les milieux paysans, artisanaux et citadins, ont pu donner naissance, en protoroman unitaire déjà, par une exploitation diastratique, à la configuration que nous observons en roman, c'est-à-dire à une micro-distribution spatiale au niveau local. L'exemple de l'équivalence de sens de *hêtre* ≡ *fou* en gallo-roman (Daridel 2002, 31) permet de s'en faire une idée plus précise: dans le Dauphiné, deux corps de métier se partagent ces deux lexèmes, celui de l'exploitant du bois (*hêtre*) et celui du forestier (*fou*), tous les deux traitant, mais dans le cadre d'activités différentes, voire en des lieux différents, la même espèce d'arbre.

(ii) La dissociation sémantique. – Il peut se produire une dissociation sémantique de paires de variantes. En cas de dissociation sémantique de variantes en opposition diastratique, la contrainte spatiale qui a produit la distribution en peau de léopard tombe, et chacun des deux termes peut s'étendre à la Romania entière; l'opposition spatiale par exclusion réciproque que je viens de décrire en 4.4.1, i, est alors remplacée par une opposition sémantique, qui se manifeste dans le système linguistique par une distribution combinatoire. C'est le cas de la paire de variantes [2] (annexe B-1, CURTARE = CURTIARE); l'équivalence sémantique postulée au

niveau des deux étymons, “kürzen”, s'y manifeste encore en roman, notamment dans le dérivé commun signifiant “Abkürzungsweg”, à moins, bien sûr, qu'il s'agisse de développements sémantiques parallèles et tardifs; mais la dérivation figurée “Reh, Ziegenbock”, issue de l'étymon [+ /I/], se présente ça et là dans presque toute la Romania continentale et se trouve même localement en opposition sémantique avec les dérivés de l'étymon [- /I/], comme en portugais dans *cortar* “kürzen” [- /I/] / *corço* “Reh” [+ /I/].

(iii) Conclusion. – Dans mon hypothèse, la fonction diastratique de variantes a pu être une constante protoromane, s'il s'avère qu'elle y régit la formation des paires en vertu de l'origine socialement différenciée des termes [- /I/] et [+ /I/] et si se confirme qu'elle est le facteur qui, de façon plus ou moins prolongée, maintient les associations sémantiques en état dans le protoroman antique. Vu la structure sociale complexe du monde romain et la position dominante du latin parlé, il serait en somme surprenant qu'il n'y eût pas, entre les termes des paires de variantes, d'opposition diastratique. L'hypothèse qu'il existe en protoroman des variantes diastratiques, donc une distribution complémentaire des termes projetée sur le paramètre diastratique, n'est pas nouvelle, mais ne se laisse confirmer que dans des cas privilégiés, c'est-à-dire dans des cas comportant de manière vérifiable des paires de termes avec équivalence de sens en relation synchronique au niveau du protoroman unitaire. Ces conditions étant rarement réunies, on ne dispose actuellement guère que d'hypothèses à l'état d'ébauches. Il ne fait toutefois aucun doute, à mon avis, que l'évolution fondée sur une opposition diastratique, telle que je viens de la décrire, s'est produite dans plusieurs autres cas. Ainsi, je suis porté à croire – et je ne suis pas le seul – que c'est de ce côté qu'il faut chercher l'explication semée d'embûches de la distribution spatiale romane des paires de variantes du type AURICULA = ORIC[U]LA; l'existence de variantes en /AU/ et en /O/ dans le latin antique déjà et la monophthongaison protoromane /AU/ > /O/ ont pu affecter différemment l'usage des couches sociales, entraînant l'opposition /AU/ ≡ /O/ selon le paramètre diastratique, divers facteurs externes, sociaux probablement, faisant prévaloir, selon la région, tantôt /AU/, tantôt /O/; ce phénomène ressort nettement de Vidos (1956, 178 *sqq.*) et de Tagliavini (1972, 184, 217, 241); Hall (1976, 11 *sq.*) mentionne cette fluctuation phonique persistante, mais sans faire état d'une relation diastratique. C'est peut-être aussi dans cette direction qu'il faudrait chercher l'origine de la double structure du pronom relatif roman, qui se manifeste dans la coexistence panromane du pronom relatif variable, hérité du latin antique, et d'un pronom relatif

invariable ou universel, tels qu'on les observe par exemple en français dans *l'homme dont je connais le père* ≡ *l'homme que je connais son père*. Il faudrait aussi explorer – ce que je n'ai pas fait – dans quelle mesure les paires de variantes diastratiques avec équivalence de sens, postulées en protoroman, concernent le latin écrit de l'antiquité et ressortissent par conséquent au latin global.

4.4.2. Le protoroman non unitaire (paramètres sémantique et diatopique). – La paire de variantes [2] que je cite en 4.4.1, ii marque clairement le passage du paramètre diastratique, caractérisé par l'association sémantique, au paramètre sémantique, caractérisé par une dissociation sémantique des deux termes de la paire et un nouvel agencement diatopique. Nous entrons ici dans une période du protoroman et des parlers romans naissants où se dessinent des évolutions sémantiques distinctes et indépendantes au sein de l'ancienne paire de variantes, selon une distribution spatiale non plus mutuellement exclusive, mais couvrant éventuellement, pour chacun des deux termes d'origine, toute la Romania.

Une évolution sémantique divergente, ou dissociation sémantique, des deux termes protoromans peut prendre son départ dans le protoroman unitaire, déjà affecté par une distribution spatiale en peau de léopard, et donner lieu à une distribution spatiale supplémentaire, historiquement conditionnée et ordonnée, qui reflète, par cercles concentriques, toujours très schématiquement, la chronologie des dérivations. Si un seul des deux termes évolue selon le paramètre sémantique, il donne ou peut donner lieu à une diversification spatiale, en aires conservatrices et novatrices, tandis que l'autre terme conserve une distribution qui laisse souvent intacte les anciennes aires vides; on observe cette disposition dans la paire de variantes [2] (annexe B-1), où le sens d'origine, “kürzen”, se maintient, à travers presque toute la Romania continentale, dans les dérivés de l'étymon [- /I/], mais passe, dans des aires circulaires réduites, à un sens figuré, “Reh, Ziegenbock”, dans les dérivés de l'étymon [+ /I/]. Si les deux termes évoluent de façon sémantiquement divergente, ils peuvent donner lieu chacun à une diversification spatiale en cercles concentriques; c'est le cas de la paire de variantes [4] (annexe B-2, *FRAGUM = FRAGIUM); la variante dérivée de l'étymon [- /I/] y conserve le sens de son étymon, “Bruch”, dans la Romania continentale continue, mais prend un sens figuré, “steiler Felsen”, etc., dans la Romania continentale centrale et occidentale; la variante dérivée de l'étymon [+ /I/], elle, n'y subsiste plus qu'avec un sens figuré, “Fehlgeburt, abortieren”, etc., en Corse, Sardaigne et Italie, formant un cercle réduit, peut-être très ancien, vu sa dispersion spatiale. Dans la paire de variantes [15] (annexe B-3), il s'est produit une distribution spa-

tiale en cercles concentriques, à savoir, à partir de l'étymon [– /I/], la dérivation de la Romania continentale centrale, “Antlitz”, en catalan, occitan et français, et, à partir de l'étymon [+ /I/], le sens dérivé “Ähnlichkeit”, qu'attestent l'ibéro-roman, l'italo-roman et le rhéto-roman. Les paires de variantes [3], [10] et [15] présentent un schéma analogue.

5. Conclusion

Si les hypothèses que j'ai développées dans le présent essai sont valables, les conclusions suivantes s'imposent.

Au niveau du protoroman, le corpus de paires d'étymons qui figurent à gauche dans l'annexe A ne représente évidemment qu'un ensemble de lexèmes groupés plus ou moins en synchronie et obtenus, sur la base des parlers romans, par la reconstruction magistrale, bien qu'en partie dépassée, de Meyer-Lübke. Cet état transitoire relie entre eux historiquement un point de départ, dans le latin antique, et un point d'arrivée, dans les parlers romans, qui lui confèrent une place, une fonction et des tendances ou règles précises dans l'évolution. Le point de départ comporte les traits morphologiques et sémantiques constitutifs de ce qui, dans le latin parlé de l'antiquité reflété par le protoroman, s'organisera en paires de variantes avec (semi-)équivalence de sens et le trait [± /I/], interfixe post-radical-préflexif, qui sont, par hypothèse, marquées diastratiquement. Le point d'arrivée, dans les parlers romans, consiste en divers développements linguistiques, dont certains prolongent, mais dans une distribution *sui generis*, les paires de variantes à (semi-)équivalence de sens. Ainsi donc, une fois placée de façon plausible dans le déroulement historique, la reconstruction abstraite et essentiellement ponctuelle du protoroman que nous devons au comparatisme des néo-grammairiens s'anime en quelque sorte et prend tout son sens.

À un siècle de distance, le comparatisme roman actuel se distingue de celui d'un Meyer-Lübke et de ses contemporains par l'intervention du structuralisme. Les néo-grammairiens, dans le domaine du lexique, reconstruisent des étymons pour eux-mêmes, mais sans chercher à en dégager les structures dans un cadre plus étendu. Les termes que j'ai réunis par paires, Meyer-Lübke les traite séparément, dans des entrées distinctes; et les rapports qu'il voit entre eux sont en général diachroniques. Aussi n'aborde-t-il pas explicitement la question de savoir si les prolongements de variantes protoromanes, par exemple, dans la paire de variantes [3], l'italien *squartare* “schlachten” / *squarciare* “zerreissen”, et dans la paire de variantes [9], le lombard *nerb* “Sehne” / *ñerf* “Nerv”, font ou non

système quelque part dans l'un ou l'autre des parlers romans ou en protoroman. L'analyse que je viens de donner, entièrement fondée sur la quête de structures, était impensable chez Meyer-Lübke, bien que les matériaux dont il disposait fussent en gros les mêmes.

Selon les recherches récentes, tout porte à croire que le latin global a dû connaître un paramètre diastratique relativement élaboré, dont témoignent les contrastes entre latin classique, latin écrit non classique et protoroman. Le résultat le plus intéressant de la présente analyse me semble être que ce paramètre diastratique s'observe déjà au sein du protoroman unitaire et indépendamment du latin écrit. Il est vrai que la démonstration ne peut en être apportée que par une analyse minutieuse des données romanes et protoromanes et ne s'applique pour le moment qu'à une très petite fraction du lexique.

Université de Groningen

Robert DE DARDEL

6. Références bibliographiques

- Alibert, Louis, 1966. *Dictionnaire occitan français d'après les parlers languedociens*, Toulouse, Institut d'Études Occitanes.
- Allen, Andrew S., 1981/82. «The development of prefixal and parasynthetic verbs in Latin and Romance», *RPh* 35, 79-88.
- Bauer, Laurie, 1983. *English Word-Formation*, Cambridge [etc.], Cambridge University Press.
- Büchi, Eva, 1996. *Les structures du <Französisches etymologisches Wörterbuch>. Recherches métalexicographiques et métalexicologiques*, Tübingen, Niemeyer (Beihefte zur ZrP 268).
- Bybee, Joan L., 1985. *Morphology. A study of the relation between meaning and form*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins.
- Corbin, Danièle, 1980. «Contradictions et inadéquations de l'analyse parasynthétique en morphologie dérivationnelle», in: Buridant, Claude / Cerquiglini, Bernard / Corbin, Danièle / Corbin, Pierre / Delesalle, Simone / Dessaux, Anne-Marie / Gary-Prieur, Marie-Noëlle / Nicolas, Anne, *Théories linguistiques et traditions grammaticales*, Université de Lille III, Presses Universitaires de Lille, 181-225.
- Cortelazzo, Manlio / Marcato, Carla, 1998. *I dialetti italiani. Dizionario etimologico*, Torino, UTET.
- Dardano, Maurizio, 1978. *La formazione delle parole nell'italiano di oggi (primi materiali e proposte)*, Roma, Bulzoni.
- Dardel, Robert de, 1997. «Les bases positionnelles protoromanes», *VR* 56, 10-23.

- Dardel, Robert de, 2000. «Un double ordre de base en protoroman», in: *ACILPR XXII*, vol. 2, 123-128.
- Dardel, Robert de, 2002. «Aspects fonctionnels du régionalisme», in: Jacobs, Haiske / Wetzel, Leo (éd.), *Liber Amicorum Bernard Bichakjian, hem aangeboden ter gelegenheid van zijn 65ste verjaardag*, Maastricht, SHAKER, 27-35.
- Derwing, Bruce L. / Skousen, Royal, 1989. «Morphology in the mental lexicon: a new look at analogy», *Yearbook of Morphology* 2, 55-71.
- Dressler, Wolfgang U., 1986. «Forma y función de los interfijos», *REspL* 16, 381-395.
- Dubois, Jean, 1962. *Étude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, Thèse complémentaire de Paris, Paris, Larousse.
- Dubois, Jean et al., 1973. *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- Elcock, William D., 1975. *The Romance Languages*, Revised with a New Introduction by John N. Green, London, Faber & Faber (The Great Languages).
- Ernout, Alfred / Meillet, Antoine, 1985. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Quatrième édition, Paris, Klincksieck.
- Faitelson-Weiser, Silvia, 1981. *Les suffixes quantificatifs de l'espagnol (la suffixation augmentative et diminutive: essai de systématisation)*, Paris, Éditions Hispaniques (Collection «Thèses, mémoires et travaux» 35).
- Faitelson-Weiser, Silvia, 1982. «Las funciones sufijales en español moderno», *RLiR* 46, 299-317.
- Gaffiot, Félix, 1934. *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette.
- Gauger, Hans-Martin, 1971. *Durchsichtige Wörter. Zur Theorie der Wortbildung*, Heidelberg, Winter.
- Godel, Robert, 1953. «La question des signes zéro», *CFS* 11, 31-41.
- Grossmann, Maria / Rainer, Franz (a cura di), 2004. *La formazione delle parole in italiano*, Tübingen, Niemeyer.
- Guilbert, Louis, 1975. *La créativité lexicale*, Paris, Larousse (Langue et Langage).
- Hall, Robert A., Jr., 1976. *Proto-Romance Phonology*, New York / Oxford / Amsterdam, Elsevier.
- LSI = *Lessico dialettale della Svizzera italiana*, Lurà, Franco / Moretti, Michele (éd.), 5 vol., Bellinzona, Centro di dialettologia e di etnografia, 2004 [attestations sans étymologies; consulté pour moi par Mme Ricarda Liver, professeur émerite de l'Université de Berne; lettres des 6 et 9 mai 2005].
- Lázaro Carreter, Fernando, 1972. «*i* Consonantes antihiáticas en español?», in: *Homenaje a Antonio Tovar, ofrecido por sus discípulos, colegas y amigos*, Madrid, Gredos, 253-264.
- Lázaro Mora, Fernando A., 1977. «Morfología de los sufijos diminutivos *-ito(a)*, *-ico(a)*, *-illo(a)*», *Verba* 4, 115-125.
- Leumann, Manu, 1944. «Gruppierung und Funktionen der Wortbildungssuffixe des Lateins», *MH* 1, 131-151.
- Leumann, Manu, 1977. *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Neuauflage, München, Beck.

- Lüdtke, Jens, 1996. «Gemeinromanische Tendenzen IV. Wortbildungslehre», *RL 2/1*, 235-272.
- Malkiel, Yakov, 1958. «Los interfijos hispánicos. Problema de lingüística histórica y estructural», in: Catalán, Diego (éd.), *Miscelánea homenaje a André Martinet*, 3 vol., La Laguna, Canarias (Biblioteca Filológica Universidad de la Laguna), 2, 107-200.
- Malkiel, Yakov, 1972. «The pan-European suffix *-esco*, *-esque* in stratigraphic projection», in: Valdman, Albert (éd.), *Papers in Linguistics and Phonetics to the Memory of Pierre Delattre*, The Hague / Paris, Mouton, 357-387.
- Marchand, Hans, 1974. «Esquisse d'une description des principales alternances dérivatives dans le français d'aujourd'hui», in: Kastovsky, Dieter (éd.), *Studies in Syntax and Word-Formation. Selected articles by Hans Marchand on the occasion of his 65th birthday on October 1st, 1972*, München, Fink, 118-138.
- Martínez Celdran, Eugenio, 1978. «En torno a los conceptos de interfijs e infijo en español», *REspL 8*, 447-460.
- Pharies, David, 2002. *Diccionario etimológico de los sufijos españoles y de otros elementos finales*, Madrid, Gredos (Biblioteca Romanica Hispanica 5, 25).
- Portolés Lázaro, José, 1988. «Sobre los interfijos en español», *LEA 10*, 153-170.
- Pottier, Bernard, 1962. *Systématique des éléments de relation. Étude de morphosyntaxe structurale romane*, Thèse de Paris, Paris, Klincksieck.
- Rainer, Franz, 1993. *Spanische Wortbildungslehre*, Tübingen, Niemeyer.
- Reinheimer-Ripeanu, Sanda, 1974. *Les dérivés parasynthétiques dans les langues romanes roumain, italien, français, espagnol*, The Hague / Paris, Mouton (Janua Linguarum, Series practica 225).
- Sánchez-Miret, Fernando, 2001. *Proyecto de gramática histórica y comparada de las lenguas romances*, 2 vol., Muenchen, LINCOM EUROPA (Lincoln Studies in Romance Linguistics 31).
- Stein, G., 1971. «La dérivation française et le problème des consonnes intercalaires», *CLEX 18*, 43-64.
- Stoltz-Schmalz, 1928. *Lateinische Grammatik. Laut- und Formenlehre, Syntax und Stilistik*, neubearbeitet von Manu Leumann und Joh. Bapt. Hofmann, München, Beck.
- Tagliavini, Carlo, 1972. *Le origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza*, Sesta edizione, Bologna, Pàtron.
- Tekavčić, Pavao, 1980. *Grammatica storica dell'italiano*, 3 vol., Bologna, il Mulino.
- Togeby, Knud, 1965. *Structure immanente de la langue française*, Paris, Larousse (Langue et Langage).
- Ullmann, Stephen, 1969. *Précis de sémantique française*, Quatrième édition, Berne, Francke (Bibliotheca Romanica 1, 9).
- Vidos, Benedék Elemér, 1956. *Handboek tot de Romaanse taalkunde*, 's-Hertogenbosch, Malmberg.
- Zamboni, Alberto, 2003. «Evoluzione e rinnovamento nel lessico del latino volgare: tendenze strutturali e derive interne», in: *LVLT VI*, 419-435.

ANNEXES

Symboles généraux

PO = portugais
ES = espagnol
CA = catalan
OC = occitan (y compris francoprovençal)
FR = français
SA = sarde
IT = italien
RR = rhéto-roman
BR = balkano-roman (roumain)

Symboles pour l'annexe A

Pour tous les parlers romans, + signifie l'attestation d'un dérivé de l'étymon selon le REW (complété par le DCECH et le FEW), dérivé soit direct, soit indirect (par composition ou affixation). Pour le sarde et le balkano-roman (roumain), # signifie une attestation selon le DES et le PEW respectivement.

Symboles pour l'annexe B

Le flèche ↑ à droite d'un dérivé roman signifie que le sens de ce dérivé est identique à celui de l'étymon donné au haut du tableau. Le sens des autres dérivés est donné en toutes lettres. Entre accolades sont signalées quelques confirmations ou interprétations divergentes des attestations, au sujet desquelles je ne prends pas position.

ANNEXE A

n°	REW	ETYMON	SENS	PO	ES	CA	OC	FR	SA	IT	RR	BR
1	2281 2283	*COTARIUM *COTIARIUM	Schleifeisenfutteral idem		+	+	+	+		+	+	
2	2418 2419	CURTARE CURTIARE	kürzen idem	+	+		+	+		+		+
3	3061 3062	EXQUARTARE *EXQUARTIARE	vierteilen idem	+	+			+	+	+		
4	3481 3472	*FRAGUM FRAGIUM	Bruch idem	+			+	+		+		#
5	3505 3506	*FRICTARE *FRICTIARE	reiben idem		+	+		+		+		
6	3745 3746	GERMINARE *GERMINIARE	keimen idem				+	+			+	
7	5744 5747	MUNDARE *MUNDIARE	reinigen reinigen, stutzen	+	+		+	+	#	+	+	
8	5792 5793	MUTT- *MUTIUS	abgestumpft idem			+	+	+		+	+	
9	5898 5897	NERVUS NERVIUM	Nerv idem	+	+	+	+	+	#	+	+	
10	6097 6096	ORGANUM *ORGANIUM	Werkzeug, Orgel Werzeug, Geschirr	+	+			+	+		+	
11	6939 6940	QUASSARE *QUASSIARE	2, zubrechen zerbrechen	+	+		+	+			+	
12	6956 6957	QUIETARE *QUIETIARE	beruhigen idem	+	+					+		
13	7649 7648	SCAMNUM *SCAMNIUM	Bank idem	+	+		+	+	#	+		+
14	7807 7809	SEMINARE *SEMINIARE	säen idem	+	+		+	+	#	+	+	+
15	7925 7926	SIMILARE *SIMILIARE	gleichen ähnlich sein, scheinen	+	+		+	+	+	#	+	+
16	7942 7943	SINGLUTTARE *SINGLUTTIARE	den Schlucken haben idem			+	+	+	#		+	
17	8250 8251	STERNUTARE *STERNUTIARE	niesen idem		+	+	+	+	+	+	+	+
18	8572 8574	TARDARE *TARDIARE	zögern idem	+	+	+	+	+	#	+	+	#
19	8781 8782	*TO(N)SARE *TO(N)SIARE	scheren idem	+	+		+	+	+	+	+	
20	8922 8923	*TRITARE *TRITIARE	zerreiben idem		+		+	+		+		
21	9403 9402	VITRUM *VITRIUM	Glas idem	+	+	+	+	+	#	+	+	

ANNEXE B-1

paire 2	CURTARE (2418)	CURTIARE (2419)
sens de l'étyomon	kürzen	kürzen
type	[- /I/]	[+ /I/]
PO	<i>cortar</i> ↑	<i>corço</i> Reh (nach dem kurzen Schwanz), Schleife (nach der Ähnlichkeit der Form mit einem Rehgeweih)
ES	<i>cortar</i> ↑ {< CURTUS, DCECH} <i>cortapicos</i> Ohrwurm	<i>corzo</i> Reh (nach dem kurzen Schwanz) Aragon <i>acorçar</i> abkürzen, verkürzen
CA		<i>corsó</i> Reh (nach dem kurzen Schwanz) {probt. < castillan <i>corzó</i> , avec suffixe diminutif, DCVB}
OC	<i>escortar</i> ↑ {< CORRIGERE, Alibert (1966)}	<i>acorsar</i> abkürzen, verkürzen {sens non cité par Alibert}
FR	<i>écourter</i> ↑ {< CURTUS, BIWg}	<i>accourse</i> Abkürzungsweg {FEW s.v. *CURTIARE} <i>acourcier</i> { <i>acorcier</i> TL} abkürzen, verkürzen
SA		<i>akkurtsiar(si)</i> avvicinarsi {DES 1, 437}
IT	<i>scortare</i> ↑ {< EXCORRIGERE, DELI} Bregaglia <i>st'ürtaröl</i> Abkürzungsweg {LSI 4:798}	Abruzzi <i>kurče</i> Ziegenbock <i>accorciare</i> abkürzen, verkürzen {< *ACCURTIARE < CURTIOR, comparatif de CURTUS, DELI}
RR		
BR	<i>scurta</i> ↑ {< EXCURTARE, CDER 7635}	<i>cruña</i> die Ausgaben kürzen {il n'est pas nécessaire de supposer une influence albanaise (cf. PEW); origine douteuse, CDER 2613}

ANNEXE B-2

paire 4	*FRAGUM (3481)	FRAGIUM (3472)
sens de l'étymon	Bruch	Bruch
type	[- / I /]	[+ / I /]
PO	Galice <i>fraga</i> Windbruch <i>fraga</i> steiler Felsen, holperiger Weg, rauhe Stelle eines Brettes	
ES		
CA		
OC	<i>frau</i> unbebautes Land, steiler Felsen {< FRAUS, FRAUDIS, Alibert (1966)}	
FR	ancien <i>frai</i> , { <i>fro</i> terre inculte, TL} <i>Anjou défrouer</i> umackern <i>frouer</i> brechen {< FRAUDARE, BIWg}	
SA		Gallura <i>fraggyu</i> Fehlgeburt Gallura <i>fraggyá</i> abortieren
IT	Sicile <i>fra(g)ari</i> brechen (von den Wellen)	Naples <i>fraye</i> Strand {cf. Cortelazzo / Marcato (1998), s.v. <i>frajà</i> } Corse <i>fraggu</i> Frucht die nicht reift Campanie, Abruzzes <i>frayá</i> abortieren
RR		
BR		

ANNEXE B-3

paire 15	SIMILARE (7925)	*SIMILIARE (7926)
sens de l'étymon	gleichen, scheinen	ähnlich sein, scheinen
type	[- /I/]	[+ /I/]
PO		<i>semelhar</i> ↑ <i>assemelhar</i> ↑
ES		<i>semejar</i> ↑ <i>asemejar</i> ↑ ancien <i>semeja</i> Ähnlichkeit
CA	<i>semblar</i> ↑ <i>semblant</i> Antlitz	
OC	<i>semblar</i> ↑ <i>semblan</i> Antlitz	
FR	<i>sembler</i> ↑ ancien <i>semblant</i> Antlitz	
SA	Campidanie (<i>as</i>) <i>simbilai</i> ↑ (DES)	Logudoro <i>simidzare</i> ↑ Logudoro. <i>assimidzare</i> ↑
IT	<i>sembiante</i> Antlitz	<i>somigliare</i> ↑ <i>somiglianza</i> Ähnlichkeit Abruzzi, anc. <i>semeglia</i> Ähnlichkeit <i>assomigliare</i> ↑
RR		Frioul <i>seme(y)á</i> ↑ Frioul <i>semeyantse</i> Ähnlichkeit Engadine <i>sumel'a</i> Bild {HR} Surselva <i>sumgiont</i> ähnlich {HWR}
BR	Roumanie <i>sămăna</i> ↑ { <i>semăna</i> , CDER 7676}	

